

Catherine Guennec

SOUS
le ciel
immense
selon O'Keeffe

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougier

Catherine Guennec

SOUS
le ciel
immense
selon O'Keeffe

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougier

«[...] j'éprouve curieusement une sorte de sentiment triomphant de la vie – la voyant noire, sachant qu'elle l'est mais avançant en elle sans peur parce que l'on n'a pas le choix – et aimant cette lucidité –, je peux sembler très insouciant, quelque chose entre un bébé gâté et une vache bien nourrie, mais je sais deux ou trois choses...»

Georgia O'Keeffe, *Lettre*, 1930

Sun Prairie, Wisconsin... le «lointain», l'Amérique profonde. Les plaines sans fin, le ciel immense... Je ne retournerai plus là-bas, mais y penser me donne toujours la même ivresse, le même vertige. L'envie de respirer profondément «jusqu'à m'en briser»...

7

Début de l'histoire. «La fille du lointain» voit le jour vers Pepin, près du village de Laura Ingalls. Vous souvenez-vous? *La Petite Maison dans la prairie*... Oui? Non? Un livre en neuf tomes et même une série télévisée avec la gentille Laura Ingalls et la méchante Nellie Oleson. Oubliez l'histoire romancée pleine de niaiseries et de bons sentiments mais retenez le décor. J'y suis née un 15 novembre. Scorpion, troisième décan! Mystérieuse – quelque chose qui inquiète mais attire – intuitive, passionnée, combative... et un destin parfois hors du commun. Une de mes tantes était férue de ces choses, nous en riions à la maison

sans imaginer que ses talents de pythonisse annonçaient si étrangement bien la couleur. En tout cas, en ce qui me concernait...

Rien ne me prédisposait à la vie que j'ai connue.
Rien.

Le destin – un mot un peu grandiloquent mais comment dire autrement? – a très tôt déployé mille ruses pour m'entraîner où il l'avait décidé.

Je crois à la puissance de la volonté, du travail, comme aux forces inexplicables du hasard qui déploient très tôt leur stratégie et semblent mener la danse quoi qu'on en dise.

8 J'ai compris «deux ou trois choses». Je les partagerai volontiers, même si j'ai toujours du mal avec les mots. Eux et moi n'avons jamais été très amis.

«Pour moi, le peintre qui se sert des mots ressemble souvent à un enfant qui essaie de marcher.»

Je l'ai dit et je le pense encore.

1

«Où je suis née et comment j'ai vécu n'est pas important.»

Je l'ai dit aussi, et à tort probablement. Je l'ai dit parce que seule la peinture m'importe. Parce que ma vie privée ne regarde que moi. Je ne suis pas cachottière, juste pudique. Trop fière, bien sûr, «orgueilleuse comme une abeille sur du crottin». Une expression chère à ma mère, *my aristocratic mother*, qui l'était encore plus que moi, orgueilleuse. Même les deux pieds bien plantés dans le crottin. Celui de notre ferme.

L'enfance n'explique peut-être pas tout, Monsieur Freud, mais elle éclaire sûrement. Elle aura préparé la femme que je suis devenue. Je veux bien en convenir. Mon mari en était dingue, du vieux Sigmund. Comme tout New York, à la vérité. Mais nous n'en sommes pas encore là. New York, Stieglitz... des rencontres «programmées»

qui attendraient l'alignement des bonnes planètes. L'expression cette fois, et vous l'aviez deviné, était de tante Ollie.

J'adorais mes tantes Ollie et Lola, des sœurs de ma mère. Indépendantes, érudites... orgueilleuses ! Ollie – fierté familiale – travaillait pour un journal.

Revenons dans le Midwest avant de le quitter tout à fait, même si ce plongeon dans le temps ne m'évoque pas que des souvenirs heureux. J'ai eu une enfance rude dans un pays rude.

10 Aussi étonnant et même aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ma mémoire remonte à très loin. Premières images : brillance de la lumière autour de moi. Oui, mon premier souvenir est, je crois, celui de la lumière du Wisconsin. Je n'ai pas un an : ma mère m'installe sur l'herbe devant la maison. C'est l'été. Il fait une chaleur accablante. Je revois une longue table, un banc en bois. Ma mère y est assise. Sans doute occupe-t-elle ses mains et use-t-elle ses yeux en interminables travaux de couture. Je l'ai toujours connue affairée. Aux champs, à la maison.

Tante Winnie, une amie de la famille, est assise face à elle. La brave femme me surveille du coin de l'œil. Elle a les cheveux dorés, la peau claire et les habits du dimanche. Elle porte une robe taillée dans un tissu blanc d'une délicatesse étonnante pour une « fille du lointain ».

Elles étaient travailleuses, les femmes autour de moi. Et douées – entre autres – pour la couture. Un talent dont j’ai hérité. J’aime toujours faire mes robes, mes chemises...

Enfin, voilà mon premier décor, celui d’une vieille petite maison dans la prairie. Trop chaude l’été, trop froide l’hiver.

L’hiver... Avec mes frères, nous chevauchions des traîneaux qui nous propulsaient à travers les champs couverts de neige. C’était grisant. Et c’était beau, cette neige blanche, si blanche. J’avais et j’ai toujours un côté casse-cou, pour ne pas dire «garçon manqué». Peut-être parce que ma mère préférerait mes frères, surtout Francis, l’aîné. La jolie réplique de notre père. Visage fin, pommettes et front hauts, cheveux sombres, yeux bleus... Bleu bourrache irlandaise.

Peut-être aussi et tout simplement parce que c’est ma nature profonde.

Tante Jenny, une seconde mère, version plus câline, expliquait que «dans une ferme, les filles, c’était utile ; mais les garçons, indispensables». Alors, bien sûr, sans forcément les préférer, on montrait davantage d’égards aux *little guys*. Bien sûr...

J’ai toujours eu cette allure de garçon manqué, ce petit air androgyne. J’aimais déjà les habits

sobres et les souliers plats. Parce que c'était d'un commode évident pour vivre, marcher, courir, monter à cheval...

J'étais une grande perche solitaire et fluette qui se croyait laide. *Why doesn't anyone think I'm beautiful?* Ces mots-là roulaient dans ma tête, sans m'affecter plus que cela; enfin, je crois. Ma mère ne me jugeait pas présentable. Pas jolie du tout pour dire la vérité. L'ironie de l'histoire, c'est que je lui ressemblais beaucoup. Corps mince, cheveux bruns, visage allongé. Distante et même franchement hautaine. «Ma'» Ida, une duchesse à la campagne... Quand nous avions de la visite, elle me reléguait dans l'arrière-cuisine pour épargner à ses invités la vue du laideron de la famille.

12

Pauvre Ida... Vous aviez au-delà du raisonnable et en toute occasion le sens du convenable, du «comme il faut», jusqu'à l'écœurement, pour ne pas dire jusqu'à la cruauté. Je me suis bâtie et battue contre ça. Grâce à vous – ou à cause de vous –, je garde ce côté rebelle et si peu conventionnel qui vous hérissait tant.

Enfant, tant que j'avais mes crayons et mes papiers, je m'isolais avec bonheur pour griffonner tout mon soûl. Moche mais sage!

À Sun Prairie, au printemps, les fleurs sauvages abondent le long des chemins poussiéreux.

Beaucoup de *jack*, *jack-in-the-pulpit*, les petits-prêchours, premières fleurs que j'ai dessinées. Et j'en ai dessiné!

On ne retient souvent de moi que mes fleurs singulières, géantes, mes coquelicots, mes arums, mes iris noirs... De grands formats comme observés au travers d'un verre grossissant qui donnent l'illusion à qui les regarde d'avoir rapetissé ou de s'être transformé en petit papillon.

J'ai toujours aimé les fleurs. J'avoue que je les préférais presque aux animaux et je me disais que je devais être bien mauvaise. Une pestouille, première fille et second enfant de Francis et Ida O'Keeffe.

13

Je ne l'ai pas encore dit, mais nous étions sept enfants : deux garçons et cinq filles. Avec, par ordre d'apparition sur la planète, Francis Junior – le chou chou –, moi, Ida, Anita, Alexius, Catherine et la petite Claudia. J'aime prononcer tout bas leur nom, les appeler encore, après ces années qui me les ont presque tous volés.

Je le précise – mais en est-il besoin –, nous, les O'Keeffe sommes de souche irlandaise par notre père. Et hollandaise et hongroise par notre mère. Un drôle de mélange qui fait de jolis garçons et des petites filles ratées...

Je replonge dans l'histoire des miens – rapidement! – pour me souvenir que mes grands-parents irlandais sont arrivés à Sun Prairie l'été 1848. Avec du vent dans les bagages et un petit violon. Mon père chavirait et remuait les notes comme personne. Il nous avait appris à jouer. On dit que je ne me défendais pas mal.

Ma mère m'avait aussi fait donner des leçons de piano. Plus chic, le piano...

J'adorais la musique. Je l'aime toujours. Aujourd'hui, dans mon nouveau «lointain», mon désert du Nouveau-Mexique, j'en écoute encore et encore. J'ai beaucoup d'enregistrements. Parmi mes préférés? Des sonates de Beethoven. Par Sviatoslav Richter. La puissance de Beethoven et le piano de Richter, profond, indéfinissable. Un médicament poétique dont je ne me lasse pas.

Tempest sonata. Réécoutez l'allegretto, ou découvrez-le. En pensant à moi, si vous m'aimez un peu. Il m'a tellement accompagnée. Je ne sais plus qui a dit – un Français, peut-être – que la bonne musique ne se trompait jamais. «Elle va droit au fond de l'âme chercher le chagrin qui nous dévore...»

Il y en a des chagrins à dévorer dans une vie, n'est-ce pas? Autant que de musiques pour les mater. Essayez Beethoven avec ou sans Richter.

J'aurais aimé la musique autant que la peinture.

En Virginie (où nous nous sommes installés après avoir quitté le Wisconsin), un de nos professeurs nous faisait dessiner sur un accompagnement musical. Les sons devaient nous inspirer des images abstraites.

J'ai imaginé par la suite des symphonies en rose et bleu, des compositions en bleu et vert¹. «L'abstraction est souvent la façon la plus précise d'exprimer l'indicible qui est en moi et que je ne peux éclaircir qu'en le peignant.»

Enfant, si j'appréciais le violon et les mélodies à danser, j'avais un faible marqué pour les chansons mélancoliques qui rappelaient les vieilles légendes et les plaines verdoyantes du pays de mon père. Ces chansons racontaient des histoires tristes comme la pluie. J'adorais celle de Molly Malone. *Tell me Ma*, aussi... L'âme irlandaise est merveilleusement triste et mystérieuse.

Je le trouvais beau, mon père, et gentil, et fort, et joyeux. Créatif aussi, même si ce n'est probablement pas le mot qui à l'époque me venait à l'esprit. Les voyages, les idées nouvelles l'attiraient. Il y aura laissé quelques plumes... L'intelligence du cœur à défaut de celle des affaires, *Daddy!*

1 *Music, Pink and Blue No. 2*, 1918, huile sur toile (88,9 x 74 cm) ; *Series I No. 8*, 1919, huile sur toile (50,8 x 40,6 cm).

Il a été le premier à Sun Prairie à utiliser une moissonneuse-batteuse ! Nous avons aussi été les premiers à avoir le téléphone.

Il avait toujours dans la poche un sac de bonbons pour apprivoiser les petits malheurs et adoucir les rouspétances maternelles. Ida, paysanne-duchesse, soucieuse des convenances, instaurait tant d'interdits. Pas question par exemple de fréquenter les petits voisins, par crainte d'adopter de mauvaises manières. Et peut-être aussi de vilains microbes, ce que j'ai compris bien plus tard. Les maladies proliféraient chez nous. Tuberculose, typhoïde... J'ai échappé à la première quand la deuxième a bien failli m'emporter. La fièvre avait fait tomber mes cheveux et on m'a affublée d'un affreux turban, pour être plus «présentable»... Ma mère a dû plus souvent que d'ordinaire me consigner dans ma chambre. Les pestiférés, au lazaret !

16

J'ai connu quelques grandes et petites misères dans ma longue vie mais je m'en suis toujours relevée. Parfois contre toute attente.

Ma mère avait grandi dans une ferme proche du domaine des O'Keeffe, avec ses frères et sœurs, sa mère, la très distinguée Isabelle, et son père, Georges, le grand-père à qui je dois mon prénom. *They named me after a man... Can you imagine naming a baby girl after a man ?*

Elle fréquentait à ses heures l'opéra et lisait beaucoup. Elle débarquait de Madison et arrivait peu enthousiaste à Sun Prairie. Un bled, un désert sans culture, à part les maraîchères. Un échantillon de l'enfer pour cette femme exigeante qui aspirait à une meilleure vie pour sa progéniture. L'éducation, pensait-elle, était importante, même pour les filles, et fort utile pour pouvoir gagner sa vie en cas de besoin.

«L'éducation, notre seul luxe, mes enfants...», disait-elle.

Je crois qu'elle était fière de mes dispositions pour le dessin. Elle suivait de près mes études mais revenait souvent furieuse après un entretien avec l'institutrice. «Georgia est intelligente, mais si curieuse. Vous rendez-vous compte, expliquait-elle à mon père, votre fille, votre embarrassante fille...»

J'embarrassais toujours les miens par des comportements inhabituels ou des questions saugrenues. «Si les eaux du lac Montana montaient et débordaient, combien de personnes périraient noyées? Quand deux gros nuages noirs s'entrechoquent, c'est ça, le tonnerre?»

Soupirs maternels: «Elle n'est pas comme les autres!»

C'est elle qui a décidé très tôt, et malgré nos faibles moyens, de m'inscrire avec mes sœurs à des

cours de dessin. Au début, on pouvait choisir les peintures à copier. Je me souviens de deux modèles : de grandes roses rouges – toujours les fleurs – et des chevaux de pharaon. Mes débuts à l'aquarelle... Je me souviens aussi d'un croquis qui avait attiré un déluge de compliments. Claudia, les yeux sombres, l'air narquois et impatient (elle détestait prendre la pose), en robe blanche à smocks.

Beaucoup de robes blanches dans mes souvenirs. Les robes du dimanche...

18 Je tenais, selon ma mère, mes dispositions de mes deux grands-mères qui toute leur vie en avaient produit des tombereaux de fleurs, de fruits, de paysages... Décodage rapide dans ma petite tête : je n'avais guère de mérite. Le don pour la peinture, c'était dans les gènes, et puis voilà. C'était comme avoir les cheveux clairs ou les yeux bourrache.

Je me disais que je n'avais peut-être pas les yeux bleus ni la grâce prometteuse des jolies gamines mais j'avais hérité – comme mes grands-mères, qui avaient aussi peu de mérite que moi – de talents qui venaient de loin.

Je dessinais, j'y mettais du cœur. Je voulais être la meilleure, la première de la classe. Péché d'orgueil, toujours l'abeille sur le crottin !

J'ai connu beaucoup de professeurs de dessin. Une illuminée toute menue qui portait chaque jour que Dieu fait un béret piqué de violettes artificielles, une demoiselle Elizabeth May Willis qui me laissait dessiner à ma guise et m'a tellement appris et soutenue... Des maîtres qui professaient à l'université. John Vanderpoel, Alon Bement, William Merritt Chase... Les filles ne fréquentaient pas les écoles d'art à l'époque. Quand j'ai filé à Chicago, à l'Art Institute, les bien-pensants et les caquets bon bec allaient bon train. Les Américains et leur éthique puritaine... Une fille dans une telle institution recourant à des modèles nus! *So shocking!* Plus qu'une indécence, une menace pour la morale.

19

J'étais encore une oie blanche, chaperonnée par ma tante de Chicago, et la vue d'un modèle masculin nu ou vêtu d'un simple pagne me faisait rougir comme un champ de coquelicots...

Moi, je voulais juste *peindre!*

On raconte qu'à douze ans, je savais déjà quelle route prendrait ma vie. Peut-être. «*Je serai peintre!*»

L'avenir ne s'annonçait pas grandiose et j'étais lucide. Même à douze ans. Que pouvait espérer une jeune péquenaude du Wisconsin? Un mari? Un emploi subalterne? Une petite vie grise...

Une femme ne travaillait pas et, si elle le devait, le «choix» était vite fait: infirmière, couturière,

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier

Dans la même collection

La femme moderne selon Manet, Alain Le Ninèze

De l'or dans la nuit de Vienne selon Klimt, Alain Vircondelet

Les heures suspendues selon Hopper, Catherine Guennec

Les scandales d'un naufrage selon Géricault, Philippe Langénieux

Un message de consolation selon Gauguin, Marika Doux

Chemins sans issue selon Van Gogh, David Haziot

À paraître

Le dernier sommeil selon Caravage, Alain Le Ninèze

Les noces rouges selon Bruegel, Jean-Yves Laurichesse

Le géant des Florentins selon Michel-Ange, Jean Lovera

La mort en face selon Goya, Sophie Doudet

La vengeance divine selon Garouste, Philippe Langénieux